LE

LAURENTIN

LE

LAURENTIN

MAISON DE CAMPAGNE

DE PLINE-LE-CONSUL

RESTITUÉ D'APRÈS SA LETTRE A GALLUS

GRAVÉ ET PUBLIÉ

PAR

JULES BOUCHET

ARCHITECTE



PLINE-LE-CONSUL

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE SEINE, 18

ET CHEZ LES PRINCIPAUX MARCHANDS D'ESTAMPES

1852

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, quai des Grands-Augustins, 55, près le Pont-Neuf.

LETTRE DE PLINE-LE-CONSUL

A GALLUS.

PLINIUS GALLO.

Miraris cur me Laurentinum, vel, si ita mavis, Laurens meum tantopere delectet. Desines mirari, quum cognoveris gratiam villæ, opportunitatem loci, littoris spatium.

Decem et septem millibus passuum ab urbe secessit; ut peractis quæ agenda fuerint, salvo jam et composito die, possis ibi manere. Aditur non una via; nam et Laurentina et Ostiensis eodem ferunt; sed Laurentina a quartodecimo lapide, Ostiensis ab undecimo relinquenda est. Utrinque excipit iter aliqua ex parte arenosum, junctis paulo gravius et longius, equo breve et molle. Varia hinc atque inde facies. Nam modo occurrentibus silvis via coarctatur, modo latissimis pratis diffunditur et patescit. Multi greges ovium, multa ibi equorum boumque armenta; quæ montibus hieme depulsa, herbis et tepore verno nitescunt.

Villa usibus capax, non sumptuosa tutela. Cujus in prima parte atrium frugi, nec tamen sordidum; deinde porticus in D litteræ similitudinem circumactæ; quibus parvula, sed festiva area includitur, egregium adversus tempestates receptaculum;

PLINE A GALLUS.

Vous êtes surpris que je me plaise tant à ma terre du Laurentin, ou, si vous voulez, de Laurente. Vous reviendrez sans peine de votre étonnement quand vous connaîtrez cette charmante habitation, les avantages de sa situation, et l'étendue de nos rivages.

Elle n'est qu'à dix-sept milles de Rome ; si bien qu'on peut s'y trouver après avoir achevé toutes ses affaires, et sans rien prendre sur sa journée. Deux grands chemins y conduisent : celui de Laurente et celui d'Ostie ; mais on quitte le premier à quatorze milles et le second à onze. En sortant de l'un ou de l'autre de ces chemins on entre dans une route en partie sablonneuse, où les voitures roulent avec assez de difficulté et de lenteur ; à cheval, le trajet est plus doux et plus court. De tous côtés la vue est très-variée : tantôt la route se resserre entre des bois, tantôt elle s'ouvre et s'étend dans de vastes prairies. Là vous voyez des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux, qui, chassés des montagnes par les rigueurs de l'hiver, viennent, sous une plus douce température, s'engraisser dans les pâturages.

La maison est commode, et n'est pas d'un grand entretien. On y trouve d'abord un *atrium* [1] qui n'est ni trop somptueux ni trop simple ; ensuite un portique qui a la forme de la lettre D, et qui entoure une *area* [2] petite, mais agréable. C'est une

nam specularibus ac multo magis imminentibus tectis muniuntur. Est contra medias cavædium hilare; mox triclinium satis pulchrum, quod in littus excurrit; ac, si quando Africo mare impulsum est, fractis jam et novissimis fluctibus leviter alluitur. Undique valvas aut fenestras non minores valvis habet; atque ita a lateribus et a fronte, quasi tria maria prospectat. A tergo cavædium, porticum, aream; porticum rursus, mox atrium, silvas et longinquos respicit montes. Hujus a læva retractius paulo cubiculum est amplum; deinde aliud minus, quod altera fenestra admittit orientem, occidentem altera retinet. Hæc et subjacens mare longius quidem, sed securius intuetur. Hujus cubiculi et triclinii illius objectu includitur angulus, qui purissimum solem continet et accendit. Hoc hibernaculum, hoc etiam gymnasium meorum est. Ibi omnes silent venti, exceptis qui nubilum inducunt, et serenum antequam usum loci eripiunt.

Adnectitur angulo cubiculum in apsida curvatum, quod ambitum solis fenestris omnibus sequitur. Parieti ejus in bibliothecæ speciem armarium insertum est, quod non legendos libros, sed lectitandos capit. Adhæret dormitorium membrum, transitu interjacente, qui suspensus et tubulatus conceptum vaporem salubri temperamento huc illuc digerit et ministrat. Reliqua pars lateris hujus servorum libertorumque usibus detinetur, plerisque tam mundis, ut accipere hospites possint. Ex alio latere cubiculum est politissimum, deinde vel cubiculum grande, vel modica cœnatio, quæ plurimo sole, plurimo mari lucet. Post hanc cubiculum cum procœtone, altitudine æstivum, munimentis hibernum: est enim subductum omnibus ventis. Huic cubiculo aliud, et procœton, communi pariete junguntur. Inde balinei cella frigidaria, spatiosa et effusa, cujus in contrariis parietibus duo baptisteria velut ejecta sinuantur, abunde capacia, si innare in proximo cogites. Adjacet unctorio imo hypocaustum; adjacet propnigeon balinei; mox cellæ magis elegantes quam sumptuosæ. Cohæret calida piscina mirifice, ex qua natantes mare aspiciunt.

retraite bien utile contre le mauvais temps ; car on y est protégé par les vitres qui la ferment[3], et surtout par les larges toits qui la couvrent. De ce portique on passe dans un *cavædium*[4] fort gai, et de là dans un assez beau *triclinium*[5], qui s'avance sur la mer dont les vagues viennent mourir au pied du mur lorsque souffle le vent du Midi. De tout côté cette salle est garnie de portes à deux battants, ou de fenêtres qui ne sont pas moins grandes que les portes. Ainsi, à droite, à gauche, en face, on découvre comme trois mers différentes. Derrière soi on retrouve le *cavædium*, le portique, l'*area*, puis encore le portique, enfin l'*atrium*, et dans le lointain les forêts et les montagnes. A la gauche de ce *triclinium*, et un peu moins avancée sur la mer, est une grande chambre, de laquelle on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, dont l'une reçoit les premiers rayons du soleil, l'autre en recueille les derniers. De ce dernier côté on jouit aussi de l'aspect de la mer, que l'on voit de plus loin, mais avec plus de calme. L'angle formé par la saillie du *triclinium* avec le mur de la chambre semble fait pour rassembler, pour arrêter tous les rayons du soleil; c'est le refuge de mes gens contre l'hiver, c'est aussi leur gymnase. Là jamais le vent ne se fait sentir, excepté lorsqu'il charge le ciel de nuages orageux; pour chasser mes domestiques de cet asile, il faut d'abord qu'il ait troublé la sérénité du ciel.

A l'angle il y a une chambre en forme d'abside, dont les fenêtres reçoivent successivement le soleil à tous les degrés de sa course. On a inséré dans le mur une armoire qui me sert de bibliothèque et qui contient, non les livres qu'on lit une fois, mais ceux qu'on relit sans cesse. De là vous passez dans les chambres à coucher, que sépare seulement de la bibliothèque un passage dont le plancher est suspendu et garni de tuyaux qui conservent, répandent et distribuent de tous côtés, avec une sage mesure, la chaleur qu'ils ont reçue. Le reste de cette aile est occupé par des affranchis ou par des esclaves; et cependant la plupart des chambres en sont tenues si proprement qu'on y peut fort bien loger des maîtres. A l'autre aile est une pièce fort élégante, ensuite une grande chambre ou petite salle à manger (*cœnatio*[6]) que le soleil et la mer semblent égayer à l'envi; vient ensuite une antichambre qui donne dans une grande pièce; cette salle est aussi fraîche en été par son élévation que chaude en hiver par les abris qui la mettent à couvert de tous les vents ; à côté on trouve une autre pièce et son antichambre par laquelle on entre dans la salle du bain froid; l'emplacement de cette salle est grand et spacieux. Des deux murs opposés sortent en rond deux baignoires si vastes, que l'on pourrait s'y croire dans la mer qui est à côté. Près de là est un cabinet pour se parfumer, une étuve et ensuite un fourneau nécessaire au service des bains. Viennent enfin deux pièces plus

Nec procul sphæristerium, quod calidissimo soli, inclinato jam die, occurrit. Hinc turris erigitur, sub qua diætæ duæ; totidem in ipsa; præterea cœnatio, quæ latissimum mare, longissimum littus, amœnissimas villas, prospicit. Est et alia turris : in hac cubiculum, in quo sol nascitur conditurque ; lata post apotheca et horreum. Sub hoc triclinium, quod turbati maris non nisi fragorem et sonum patitur, eumque jam languidum ac desinentem : hortum et gestationem videt, qua hortus includitur. Gestatio buxo, aut rore marino, ubi deficit buxus, ambitur. Nam buxus qua parte defenditur tectis abunde viret; aperto cœlo apertoque vento, et quanquam longinqua aspergine maris, inarescit.

Adjacet gestationi interiore circuitu vinea tenera et umbrosa, nudisque etiam pedibus mollis et cedens. Hortum morus et ficus frequens vestit; quarum arborum illa vel maxime ferax est terra, malignior cæteris. Hac non deteriore quam maris facie cœnatio remota a mari fruitur. Cingitur diætis duabus a tergo, quarum fenestris subjacet vestibulum villæ, et hortus alius; pinguior et rusticus. Hinc cryptoporticus prope publici operis instar extenditur. Utrinque fenestræ, a mari plures, ab horto singulæ, sed alternis pauciores. Hæ, quum serenus dies et immotus, omnes; quum hinc vel inde ventus inquietus, qua venti quiescunt, sine injuria patent. Ante cryptoporticum xystus violis odoratus. Teporem solis infusi repercussu cryptoporticus auget, quæ ut tenet solem, sic aquilonem inhibet, submovetque; quantumque caloris ante, tantum retro, frigoris : similiter Africum sistit, atque ita diversissimos ventos, alium alio latere, frangit et finit. Hæc jucunditas ejus hieme, major æstate. Nam, ante meridiem, xystum; post meridiem, gestationis hortique proximam partem umbra sua temperat; quæ, ut dies crevit decrevitque, modo brevior, modo longior, hac vel illac cadit. Ipsa vero cryptoporticus tunc maxime caret sole, quum ardentissimus culmini ejus insistit. Ad hoc patentibus fenestris favonios accipit transmittitque; nec unquam aere pigro et manente ingravescit.

élégantes que riches, et à côté le bain d'eau chaude, d'où l'on aperçoit la mer en se baignant.

Assez près de là est un *sphæristerium*[7] percé de manière que le soleil, dans la saison où il est le plus chaud, n'y pénètre que sur le déclin du jour. D'un côté s'élève une tour [8] au bas de laquelle sont deux cabinets, deux autres au-dessus avec un *triclinium*, d'où la vue se promène au loin avec délices, tantôt sur la mer ou sur le rivage, tantôt sur les délicieuses villas des environs. De l'autre côté est une autre tour; on y trouve une chambre exposée au Levant et au Couchant; dans le haut, un garde-meuble fort spacieux qui occupe le dessus d'un autre *triclinium*, où le bruit de la mer agitée se fait entendre, il est vrai, mais affaibli par l'éloignement. Cette salle donne sur le jardin et sur l'allée destinée à la promenade qui règne autour. Cette allée est bordée des deux côtés de buis, ou de romarin à défaut de buis. Car là où il est protégé par les bâtiments, il conserve toute sa verdure; au grand air et en plein vent l'eau de la mer le dessèche, quoiqu'elle n'y rejaillisse que de fort loin.

Entre l'allée et le jardin est une espèce de palissade d'une vigne fort touffue, et dont le bois est si tendre, qu'il ploierait mollement, même sous le pied nu. Le jardin est couvert de figuiers et de mûriers, pour lesquels le terrain est aussi favorable qu'il est contraire à tous les autres arbres. D'une salle voisine on jouit de cet aspect, qui n'est guère moins agréable que celui de la mer, dont elle est plus éloignée. Derrière cette pièce il y en a deux autres dont les fenêtres regardent le *vestibulum*[9] de la maison, et donnent sur un autre jardin destiné à la culture des produits utiles et champêtres. De là vous trouvez un cryptoportique[10], qu'à sa grandeur on pourrait prendre pour un monument public; il est percé de fenêtres des deux côtés; il y en a quelques-unes de plus élevées que les autres, et en plus grand nombre du côté de la mer. Quand le temps est calme et serein on les ouvre toutes; si le vent donne d'un côté, on ouvre les fenêtres de l'autre. Devant ce cryptoportique est un xyste parfumé de violettes. Les rayons du soleil frappent sur le cryptoportique, qui en augmente la chaleur par la réverbération; et, en recueillant les rayons du soleil, il préserve encore de l'Aquilon : ainsi, d'une part, il retient la chaleur, de l'autre il garantit du froid. Enfin ce cryptoportique vous défend aussi du Sud; de sorte que de différents côtés il offre un abri contre les vents opposés. L'agrément que l'on trouve l'hiver en cet endroit augmente en été. Avant midi l'ombre du cryptoportique s'étend sur le xyste; après midi, sur la promenade et sur la partie du jardin qui en est voisine. Selon que les jours deviennent plus longs ou plus courts, l'ombre, soit de l'un, soit de l'autre côté, ou décroît, ou s'allonge. Le cryptoportique lui-même n'a jamais moins de soleil que

In capite xysti deinceps cryptoporticus horti diæta est, amores mei, re vera amores; ipse posui. In hac heliocaminus quidem, alia xystum, alia mare, utraque solem, cubiculum autem valvis, cryptoporticum fenestra prospicit. Qua mare, contra parietem medium zotheca perquam eleganter recedit; quæ specularibus et velis obductis reductisque modo adjicitur cubiculo, modo aufertur. Lectum et duas cathedras capit; a pedibus mare, a tergo villæ, a capite silvæ; tot facies locorum totidem fenestris et distinguit et miscet. Junctum est cubiculum noctis et somni. Non illud voces servulorum, non maris murmur, non tempestatum motus, non fulgurum lumen, ac ne diem quidem sentit, nisi fenestris apertis. Tam alti abditique secreti illa ratio, quod interjacens andron parietem cubiculi hortique distinguit, atque ita omnem sonum media inanitate consumit. Applicitum est cubiculo hypocaustum perexiguum, quod angusta fenestra suppositum calorem, ut ratio exigit, aut effundit aut retinet. Procœton inde et cubiculum porrigitur in solem; quem orientem statim exceptum, ultra meridiem, obliquum quidem, sed tamen servat. In hanc ego diætam quum me recepi, abesse mihi etiam a villa mea videor, magnamque ejus voluptatem præcipue Saturnalibus capio, quum reliqua pars tecti licentia dierum festisque clamoribus personat. Nam nec ipse meorum lusibus, nec illi studiis meis obstrepunt.

Hæc utilitas, hæc amœnitas deficitur aqua salienti, sed puteos, ac potius fontes habet. Sunt enim in summo; et omnino littoris illius mira natura : quocumque loco moveris humum, obvius et paratus humor occurrit, isque sincerus, ac ne leviter quidem tanta maris vicinitate salsus. Suggerunt affatim ligna proximæ silvæ; cæteras copias Ostiensis colonia ministrat. Frugi quidem homini sufficit etiam vicus, quem una villa discernit. In hoc balinea meritoria tria : magna commoditas, si forte balineum domi vel subitus adventus, vel brevior mora, calefacere dissuadeat. Littus ornant varietate gratissima nunc continua, nunc intermissa tecta villarum, quæ præstant multarum urbium faciem, sive ipso mari, sive ipso littore utare : quod nonnunquam longa tranquillitas mollit; sæpius frequens et contrarius fluctus indurat.

quand il est le plus ardent, c'est-à-dire quand il donne à plomb sur la voûte ; il jouit encore de cet avantage que, par ses fenêtres ouvertes, il reçoit et transmet la douce haleine des zéphirs, et que l'air qui se renouvelle n'y devient jamais épais et malfaisant.

Au bout du xyste et du cryptoportique est le casin [11] du jardin ; c'est un petit bâtiment qui fait mes délices : je l'ai construit moi-même. Là j'ai un *heliocaminus* [12] qui d'un côté regarde le xyste, de l'autre la mer, et de tous les deux reçoit le soleil. Son entrée répond à une chambre voisine, et une de ses fenêtres regarde le cryptoportique. J'y ai ménagé, du côté qui regarde la mer, un cabinet charmant, qui, au moyen d'une cloison vitrée et de rideaux que l'on ouvre ou que l'on ferme, peut à volonté se réunir à la chambre ou en être séparé ; il y a place pour un lit et deux chaises : à ses pieds on a la mer, derrière soi on a les maisons de campagne, et devant les forêts. Trois fenêtres vous présentent ces trois aspects différents, et en même temps les réunissent et les confondent. De là on entre dans une chambre à coucher, où les cris des valets, le bruit de la mer, le fracas des orages, les éclairs, et le jour même ne peuvent pénétrer, à moins que l'on n'ouvre la fenêtre. La raison de cette tranquillité si profonde, c'est qu'entre le mur de la chambre et celui du jardin il y a un espace vide qui rompt le bruit. A cette chambre tient une petite étuve dont la fenêtre, fort étroite, retient ou dissipe la chaleur selon le besoin. Plus loin on trouve une antichambre et une chambre, où le soleil entre au moment qu'il se lève, et où il donne encore après midi, mais de côté. Quand je suis retiré dans cet appartement, je crois être bien loin, même de mon asile champêtre, et je m'y plais singulièrement, surtout au temps des Saturnales. J'y jouis du silence et du calme, pendant que tout le reste de la maison retentit des cris de joie autorisés par la licence qui règne en ces jours de fête. Ainsi mes études ne troublent pas les plaisirs de mes gens, ni leurs plaisirs mes études.

Ce qui manque à tant de commodités et à tant d'agréments, ce sont des eaux courantes. A leur défaut nous avons des puits, ou plutôt des fontaines ; car ils sont très-peu profonds. La nature du terrain est merveilleuse ; en quelque endroit que vous le creusiez vous avez de l'eau, mais de l'eau pure, et dont la douceur n'est nullement altérée par le voisinage de la mer. Les forêts d'alentour vous donnent plus de bois que vous n'en voulez. Ostie fournit abondamment toutes les autres choses nécessaires à la vie ; le village même peut suffire aux besoins d'un homme frugal, et je n'en suis séparé que par une seule maison de campagne. On trouve dans ce village jusqu'à trois bains publics ; ressource précieuse lorsqu'on ne peut se baigner chez soi parce qu'on est arrivé sans être attendu, ou parce qu'on doit repartir bientôt.

Mare non sane pretiosis piscibus abundat; soleas tamen et squillas optimas suggerit. Villa vero nostra etiam mediterraneas copias præstat, lac imprimis; nam illuc e pascuis pecora conveniunt, si quando aquam umbramque sectantur.

Justisne de causis eum tibi videor incolere, inhabitare, diligere secessum? Quem tu, nimis urbanus es, nisi concupiscis : atque utinam concupiscas! ut tot tantisque dotibus villulæ nostræ maxima commendatio ex tuo contubernio accedat. Vale.

Tout le rivage est bordé de maisons contiguës ou séparées, qui plaisent par la variété seule de leur aspect, et qui, vues de la mer ou même de la côte, présentent l'image d'une multitude de villes. Le rivage, après un long calme, offre une promenade assez douce; mais plus souvent l'agitation des flots le rend impraticable. La mer n'abonde pas en poissons délicats : on y prend cependant des soles et des squilles excellentes. La terre fournit aussi ses richesses; nous avons surtout du lait en abondance à mon habitation; car les troupeaux aiment à s'y retirer quand la chaleur les chasse du pâturage et les oblige à chercher de l'ombrage et de l'eau.

N'ai-je pas raison d'habiter cette retraite, de m'y plaire, d'en faire mes délices? En vérité, vous êtes par trop esclave des habitudes de la ville, si vous ne souhaitez ardemment de venir partager avec moi tant de jouissances. Venez, je vous en prie, venez ajouter à tous les charmes de ma maison ceux qu'elle emprunterait de votre présence. Adieu.

NOTES

¹ L'Atrium.—L'*atrium,* cette partie en quelque manière la plus importante, au moins la plus caractéristique de la maison romaine, était une sorte de grande salle ouverte dans le milieu de sa partie supérieure par un espace vide appelé *compluvium,* laissant entrer la lumière; là le patron recevait ses clients et leur donnait audience placé à l'entrée du *tablinum*[a], lequel était élevé de quelques marches au-dessus de l'*atrium.* Les différentes pièces qui entouraient celui-ci étaient destinées aux étrangers et aux personnes attachées au service de la maison. Mazois, dans la description du palais de Scaurus, le confond à tort avec le *cavædium.*

² Une area.—Le nom d'*area,* que Pline donne ici à une petite cour, avait chez les Romains plusieurs significations; c'était quelquefois le sol sur lequel on bâtissait un temple, un monument quelconque, d'autres fois aussi la place même qui environnait ou précédait l'édifice.

³ Les vitres qui la ferment.—Les Anciens se servaient pour fermer leurs galeries et leurs fenêtres d'une pierre transparente (lapis specularis). Il est probable que cet usage a précédé l'emploi du verre, et qu'ils ont continué de se servir de l'un et de l'autre moyen, selon le plus ou moins de lumière dont ils avaient besoin.

⁴ Un cavædium.—Le cavædium était la cour principale de la maison; ses dispositions étaient très-variées, puisque Vitruve en cite cinq espèces, qui se distinguaient par les noms suivants : *toscanicum, tetrastylon, displuviatum, testudinatum, corinthium;* le milieu de cette cour était toujours orné de fontaines jaillissantes entourées de fleurs et d'arbustes qui devaient lui donner l'apparence d'un jardin plutôt que celle d'une cour.

⁵ Un assez beau triclinium.—Le *triclinium,* qui est représenté chez nous par la salle à manger, a pris son nom du nombre des lits sur lesquels on mangeait en se tenant couché, et peut-être aussi de ce qu'il n'y avait originairement sur chaque lit place que pour trois personnes; car plus tard on y put placer jusqu'à quatre et même cinq convives. C'est en faisant allusion au nombre de trois qu'on disait que celui des convives ne devait pas dépasser celui des Muses, et ce fut en faveur de l'addition des Grâces aux Muses que les lits s'élargirent d'abord de manière à recevoir quatre personnes. Ces lits étaient quelquefois portatifs, mais plus généralement à demeure, comme celui qui a été retrouvé sous la treille de la maison de Salluste à Pompéi.

⁶ Cœnatio.—Ce mot semble être employé quelquefois dans le même sens que le mot *triclinium,* et Vitruve nous apprend que les salles ainsi désignées étaient aussi très-souvent appelées *œci* ou *exedræ;*

[a] Cette pièce était située dans la partie de l'*atrium* qui faisait face à l'entrée de la maison. Son nom, qui vient de *tabula,* a fait penser qu'elle était garnie de planches et d'armoires, et destinée à la conservation des archives. Vitruve donne ses dimensions relativement à l'atrium.

cependant Pline, dans sa description de la maison de Toscane, dit : *junctaque ei quotidiana, amicorumque cœnatio*; ce qui paraît attribuer au mot *cœnatio* un sens moins général qu'à celui de *triclinium*.

[7] Un sphæristerium.—Le *sphæristerium* était un lieu destiné chez les Anciens aux exercices où l'on employait la balle; il paraîtrait cependant, par la description du *sphæristerium* de la maison de Toscane, que celui-ci était consacré à d'autres exercices, ce qui se trouve d'ailleurs parfaitement d'accord avec les vers de Martial :

Non pila, non follis, etc.

[8] D'un coté s'élève une tour.—Les tours qui faisaient partie des maisons des Anciens n'offrent qu'une analogie très-indirecte avec nos belvédères; elles avaient bien aussi la plate-forme d'où la vue pouvait se promener sans obstacle sur le paronama environnant; mais on reconnaît, par la description de Pline, que la grandeur et le nombre des pièces que renfermaient les tours de sa maison du Laurentin devaient leur donner un aspect extérieur d'une certaine importance plus grande que ne semble l'indiquer les peintures de villas capricieuses où des monuments de ce genre sont représentés.

Il n'est pas question de tours dans la description de la maison de Toscane: elles faisaient donc quelquefois défaut, et Vitruve, qui aurait pu nous fournir quelques renseignements généraux précieux, garde le silence sur ce sujet. L'ode d'Horace à Mécène[a] et l'épître de Sénèque[b], dans laquelle il parle de la villa de Scipion, constatent, quoique dépourvues de détails, que l'emploi de ces appendices si pittoresques dans les villas des Anciens était du moins fréquent.

[9] Dont les fenêtres regardent le vestibulum.—Les doutes qui se sont élevés parmi les savants sur la signification des mots *vestibulum* et *atrium* ont été parfaitement expliqués dans la restitution du Laurentin publiée par Haudebourt (note du chapitre XVI). Le lecteur pourra y recourir au besoin et reconnaître que, comme je l'ai déjà dit, le mot *vestibulum* doit signifier une place découverte en avant de la maison.

[10] De la vous trouvez un cryptoportique.—Le mot *cryptoporticus* est un composé du mot grec κρυπτος et du mot latin *porticus*, dont la réunion signifie littéralement galerie souterraine et voûtée; il existe encore plusieurs ruines de ces sortes de galeries; on cite entre autres celles de la villa Adriana, celles plus importantes en richesse de la maison de Clodius, sur la montagne d'Albano, et celles de la maison de Diomède à Pompéi.

Ces galeries, qui étaient destinées principalement à offrir des lieux de promenade parfaitement garantie pendant le jour des ardeurs du soleil, étaient décorées de riches peintures, de statues ou de bustes d'hommes célèbres.

Dans la maison de Toscane, Pline parle encore de deux cryptoportiques dont l'un, placé sur la hauteur (*in edito posita*), offrait dans la partie inférieure une seconde galerie presque souterraine et entièrement privée de l'air extérieur.

[11] Le casin du jardin.—Il semble que Pline applique également le nom de *diæta* à ce que nous désignons chez nous par le mot *appartement*, et au petit bâtiment de plaisance dépendance obligée des villas que les Italiens appellent *casino*, et qui a beaucoup d'analogie avec ce que nous nommons *pavillon*.

[12] Un heliocaminus.—Ce mot, qui ne se trouve dans aucun auteur ancien, a sans doute été composé tout exprès par Pline pour exprimer l'espèce de salon chauffé par le soleil, qu'il place dans son casin des délices.

[a] Ode xxix, liv. 3.

[b] Épître 86.

De nombreuses, d'immenses recherches ont été faites depuis plusieurs siècles sur les mœurs et les usages des Anciens.

Les écrits des historiens, les vers des poètes, les épitaphes des tombes ont été consultés, analysés, disséqués pour trouver un passage, un vers, un mot contenant quelque révélation; puis on a ouvert les sépulcres, fouillé les ruines, remué le sol, et les statues, les bas-reliefs, les mosaïques, les ustensiles, les armes et les bijoux ont aidé les savants à dissiper à peu près toutes les obscurités des écrivains, épaissies trop souvent par les copistes, par les commentateurs, par les traducteurs. Aujourd'hui on est parvenu à décrire avec une remarquable exactitude le costume des divers personnages historiques, les divers actes de la vie publique, les fêtes, les spectacles, la stratégie, les triomphes; mais la vie intime est demeurée en quelque sorte murée, du moins n'en sait-on que certains détails, et est-on loin encore de pouvoir faire, pour tout ce qui la compose, ce que le savant auteur de Sabina a fait pour la toilette d'une dame romaine. Cet auteur, dans son ouvrage aussi attrayant qu'instructif, a levé un coin du voile; le reste est demeuré à l'état de fragments décousus, quelquefois assez contradictoires, parce qu'il n'est pas toujours possible d'apprécier les différences relatives qui tiennent aux différences des temps et des rangs mal indiquées.

S'il est vrai, ce que personne, nous le supposons, ne contestera, que l'architecture est toujours et en tous lieux l'expression la plus certaine et la plus complète des besoins, du caractère, des habitudes de la société de son époque, il doit être également vrai que l'investigation de la maison privée doit servir à relier, à coordonner ces renseignements épars, à les expliquer les uns par les autres, à combler les lacunes, à composer un tableau d'ensemble dont l'œil peut dès lors embrasser toutes les parties.

Vitruve et Pline-le-Jeune sont les deux auteurs qui nous ont donné les indications les plus précises : l'un dans son Traité de l'architecture, l'autre dans les Descriptions qu'il nous a laissées de ses deux villas de Laurente et de Toscane, descriptions faites avec toute la minutieuse complaisance d'un homme amoureux de ce qu'il possède. Les détails sont tels

que les érudits, presque toujours complétement étrangers à l'art de l'architecte, ont cru longtemps les comprendre parfaitement jusqu'à ce que la découverte des ruines d'Herculanum et de Pompéi eût fait reconnaître combien la science du lettré, destituée de l'expérience pratique de l'artiste, peut être insuffisante pour résoudre des problèmes de cette sorte. Vingt mètres cubes de poussière, enlevés de l'emplacement de ces deux villes malheureuses, en ont plus appris tout à coup sur l'architecture domestique des Anciens, ont mieux commenté Pline et Vitruve que toutes les ingénieuses théories des antiquaires spéculatifs ; et cependant tout n'a pas encore été dit, tout n'est pas encore expliqué, il s'en faut de beaucoup, et l'on s'en aperçoit à chaque instant.

C'est dans cette matière principalement qu'on doit regretter amèrement que la découverte de l'art de la gravure se soit fait attendre si longtemps, ou que du moins les Anciens n'aient pas conçu l'idée d'illustrer leurs manuscrits à la manière des calligraphes du moyen-âge. Que d'enseignements précieux ils nous eussent transmis, que de tâtonnements, que d'erreurs ils nous eussent évités ! A la vérité Vitruve nous dit lui-même qu'il avait joint à son œuvre des figures pour mieux en faire comprendre le sens. Mais rien ne nous assure que toutes les copies qui ont pu être faites de son manuscrit les aient reproduites. Du moins celle qui est parvenue jusqu'à nous en était-elle dépourvue.

J'ai parlé de l'amoureuse complaisance avec laquelle Pline décrit ses deux maisons de campagne ; il se délecte à promener pour ainsi dire son lecteur par la main de cour en cour, de chambre en chambre : dans celle de Laurente il indique les expositions, les communications, les points de vue aux quatre points cardinaux. Il semblerait donc en effet qu'en le suivant comme un cicerone parfaitement sûr, et en s'appuyant d'ailleurs sur Vitruve pour compléter ce que pouvait passer sous silence l'homme étranger à la technologie, rien ne soit plus facile que de recomposer le plan de cette délicieuse villa. Eh bien ! je donne ici cinq restitutions faites à des époques bien éloignées les unes des autres, depuis 1615 jusqu'à 1838 ; elles diffèrent tellement entre elles, ainsi que peut le reconnaître l'homme le moins exercé, qu'on pourrait nier que le même programme ait servi à leurs auteurs ; elles s'écartent tellement du texte en plusieurs points importants, que j'ai cru pouvoir en hasarder une sixième dans laquelle je me suis efforcé de suivre notre auteur commun avec la plus scrupuleuse exactitude ; je puis même dire que le travail que je livre ici au public est en quelque sorte une septième étude ; car celle que j'ai exposée au Salon de 1851, et qu'il est censé reproduire, a subi, d'après de bienveillants conseils dont je me suis empressé de profiter, de notables changements.

Je crois être parvenu maintenant à donner la traduction la plus fidèle possible de la description de Pline, sauf quelques détails insignifiants que j'abandonne volontiers à la

critique; je ne me fais pas un mérite d'avoir vaincu tant de difficultés; les savants, les artistes dont le travail a précédé le mien, m'avaient singulièrement aplani les voies, même par leurs erreurs, en m'enseignant à les éviter. J'ose donc concevoir l'espérance d'avoir donné enfin aux hommes d'étude, aux artistes, et à tout lecteur curieux de se rendre compte des mœurs et de l'art d'un peuple qui a laissé de si imposants, de si brillants souvenirs, un specimen de tout ce qui constituait une maison romaine opulente, de ses dispositions principales, et enfin de l'habileté avec laquelle les architectes de ce temps privilégié savaient combiner les principes du beau avec les exigences de l'utile, et tirer parti des beautés de la nature pour ajouter à celles de l'art et multiplier les jouissances de la vie privée.

La comparaison de la charmante villa objet de ce travail avec tout ce que nous ont révélé les découvertes faites à Pompéi, avec les précieuses données que Vitruve nous a transmises, montre combien tous ces artistes de l'Antiquité étaient fidèles aux sages règles, aux saines traditions, qui percent partout.

On sera moins surpris de la multiplicité et du peu d'accord des essais de restitution qui ont été tentés, lorsqu'on saura qu'il n'existe plus le moindre vestige susceptible de venir en aide aux interprétateurs de la lettre à Gallus. On trouve bien quelques débris sur le sol où est censée avoir existé la villa qu'elle décrit, car ce point même est demeuré peu certain; mais, ainsi que l'observe Haudebourt, celui de mes prédécesseurs à qui je dois le plus, et qui a visité les lieux, le temps et les recherches qui ont été faites ont jeté une telle confusion parmi ces débris, de plus, de nouvelles constructions ont tellement dénaturé l'aspect des lieux et rendu ces ruines inexplicables, que ce serait, à mon avis, une peine infructueuse que de tenter de nouveau de rétablir l'habitation de Pline à l'aide des restes qu'on voit maintenant sur le sol.

Il rappelle à ce sujet dans une note la découverte faite par l'abbé Fea, au milieu de ces décombres, de deux fragments de briques portant des timbres d'une époque postérieure à Pline. On voit par là qu'il ne suffirait pas de rencontrer des murailles antiques pour se croire autorisé à les considérer comme des fragments authentiques de sa maison, et que leur antiquité même pourrait ne servir qu'à égarer celui qui s'y confierait.

J'ai fait précéder, ainsi que je l'ai déjà dit, ma restitution de celles essayées par les principaux auteurs qui se sont exercés sur ce sujet. La plus ancienne, celle de Scamozzi, est de 1615, par conséquent postérieure d'environ quinze siècles à la lettre même. Les deux suivantes sont de 1699 et 1796; près d'un siècle s'intercale entre la première et celle de Scamozzi, un second siècle entre cette première et celle qui la suit. Les deux autres, plus rapprochées d'intervalles sont, l'une de 1818, l'autre de 1838. Chacune de ces époques si remarquables par les modifications du goût et des connaissances, les dernières surtout,

durant lesquelles les études archéologiques prennent une activité inaccoutumée et enrichissent, avec une rapidité inconnue des siècles précédents, la science de l'antiquaire architecte de lumières nouvelles, peut être considérée, à la manière des géologues, comme une couche superposée au sol primitif; et l'on voit d'un seul coup-d'œil quelle suite de stratifications l'idée a dû traverser pour se faire jour.

Scamozzi est, je crois, le seul parmi les architectes italiens du XVIIe siècle qui ait publié une restitution du Laurentin : son plan a toute la simplicité des plans antiques, et sous ce rapport, quoiqu'il ait été peut-être jusqu'à la froideur, il est infiniment supérieur à ceux de Félibien et de P. Marquez ; mais il faut reconnaître aussi qu'il s'est complétement affranchi des difficultés qu'offre la lettre de Pline en supprimant le xyste, le casin des délices, et en ajoutant deux portiques latéraux dont il fait deux cryptoportiques, tandis que Pline ne parle que d'un.

Félibien s'est plus rapproché de la description que ne l'a fait Scamozzi; mais je crois qu'il s'est trompé dans la signification du mot *andron*, qu'il traduit par *cour où il n'entre que des hommes;* ce mot ne peut signifier ici autre chose que passage entre deux murs; le sens de la lettre est très-clair à cet endroit, puisque c'est ce passage même qui est la cause du silence qui règne dans la chambre à coucher (*cubiculum noctis*).

Remarquons d'autre part que ce plan de Félibien, peu versé dans l'étude de la vraie Antiquité, a une physionomie tout empreinte du style de Louis XIII. Le caractère de l'époque où vivait l'auteur a déteint sur son œuvre.

Pietro Marquez, savant archéologue, mieux versé que Félibien dans la science de l'ancien art romain, a prouvé cependant que l'étude de Vitruve, si approfondie qu'elle soit, ne suffit pas pour accomplir une œuvre qui exige de plus une étude sérieuse de l'art architectural et des constructions réelles des Anciens ; on était encore trop peu avancé dans cette dernière étude lorsque Marquez entreprit sa restitution, pour que celle-ci mérite un examen sérieux : aussi ne l'ai-je reproduite que comme complément du travail que je publie.

Après la mort de Dufourni, en 1818, Vaudoyer, qui l'avait remplacé momentanément comme professeur à l'école d'architecture de Paris, avait eu l'heureuse idée de donner la lettre de Pline pour sujet de concours d'émulation ; ce fut M. Macquet, devenu depuis un de nos habiles architectes, qui obtint la première médaille. Si sa restitution n'est pas une traduction parfaitement fidèle de la lettre, elle est du moins conforme au programme donné par Vaudoyer, qui avait cru devoir faire de graves changements dans le texte pour le mettre plus à la portée des élèves. Je ne la donne donc encore que pour mémoire.

Haudebourt a publié en 1838 une restitution du Laurentin. Il a voulu en quelque sorte, lui-même le dit dans sa préface, suivre une marche parallèle à celle que Mazois avait adoptée pour sa description du palais de Scaurus; la narration d'Haudebourt ne manque

ni d'intérêt ni d'érudition ; la simplicité de son plan, plus complet que celui de Scamozzi, a de même certaine physionomie antique qui doit le faire remarquer; mais je pense que cet habile et savant artiste s'est trompé sur deux points très-importants; il a fait du cryptoportique une équerre, afin de faire venir à la suite, selon le texte, le casin des délices au bord de la mer. Mais Pline, si minutieux pourtant dans sa description, ne dit rien qui justifie ce pli de la ligne du cryptoportique, et l'auteur que je discute ne s'est permis cette déviation qu'entraîné par une interprétation un peu trop littérale, à mon sens, de ces expressions : *a pedibus mare*, sans faire attention que Pline le place très-explicitement en tête du xyste. J'expliquerai plus bas mon sentiment sur ce qui regarde le cryptoportique et la situation réelle de l'*héliocaminus* ou casin des délices.

Il m'a semblé d'un médiocre intérêt de rappeler ici les diverses interprétations des mots *atrium* et *vestibulum;* je préviens seulement le lecteur que si j'ai choisi celle qui fait du *vestibulum* une place en avant de la maison, c'est parce que Pline se sert du mot *atrium* en se dirigeant vers le *triclinium*, et que dans son retour vers l'entrée il se sert du mot *vestibulum*; il m'a semblé peu probable, en présence de la distinction que quelques auteurs, même anciens, ont faite entre la signification des deux mots, que Pline s'en soit servi alternativement pour exprimer une même chose.

Le portique qui précède l'*atrium* a, dans ma restitution, une grande ressemblance avec celui d'une des maisons de Pompéi qui regardent la mer et qui touche, si elle n'en fait partie, celle dite de Cicéron; ce portique n'est pas décrit, mais je n'ai rien vu d'extraordinaire à ce que Pline passât sous silence toutes les dispositions qui étaient d'un usage trop habituel pour être remarquées; ce portique se confond d'ailleurs en quelque sorte avec l'*atrium*, dont les dépendances ne sont pas non plus décrites.

J'ai adopté la forme demi-circulaire pour l'*area* parce que, ainsi que l'a observé de Sacy, si la forme du portique qui entoure cette cour avait été celle d'un O, Pline aurait eu à sa disposition une foule de mots pour l'exprimer, sans être obligé de recourir à une lettre de l'alphabet, et qu'il n'en est pas de même à l'égard de la forme figurée par la lettre D.

Des cinq espèces de *cavædium* décrits par Vitruve, j'ai choisi le toscan comme plus conforme au texte de Pline ; on voit en effet qu'en suivant sa marche vers le *triclinium* et son retour vers l'*atrium*, il cite deux fois les deux portiques de l'*area* sans parler de ceux qui auraient entouré le *cavædium* s'il eût été corinthien ou tétrastyle.

Cet avant-propos n'est pas destiné à suivre la description de Pline pièce par pièce, ce qui serait superflu, puisque je reproduis sa lettre même, et qu'il est facile de recourir pour chaque mot à la légende du plan; mais je dois m'arrêter sur ce qui regarde les parties

demeurées l'objet de quelques doutes pour les commentateurs ; tels sont le cryptoportique, le xyste et le casin des délices.

J'ai pensé que le cryptoportique devait être droit et non coudé, ainsi que l'a fait Haudebourt ; la raison de cette disposition donnée dans ses notes est que, dans la description du cabinet du casin (*zotheca*), il est dit : *à ses pieds l'on voit la mer*. Supposant qu'il s'agit des pieds de la personne qui regarde, il a dû, pour satisfaire à cette interprétation, mettre le casin tout au bord de la mer ; et comme il est dit expressément que cet édicule est au bout du cryptoportique, que d'une autre part ce cryptoportique est forcément parallèle à la mer et à distance, il s'est vu obligé de souder à sa galerie une rallonge perpendiculaire, afin de remplir le programme qu'il s'est donné.

Mais ainsi que je l'ai déjà observé, et qu'on le voit plus amplement dans la lettre même, le cryptoportique étant parallèle au xyste, très-proche puisqu'il y projette son ombre avant midi, et le casin des délices étant au bout du xyste, il ne reste point de place, quoi qu'on fasse, pour le développement du retour de l'équerre. D'ailleurs Pline, parlant de l'orientation de cette galerie parallèle, n'aurait, ce semble, gardé le silence sur la galerie perpendiculaire dont l'exposition se trouve différente ; mais comment expliquer le *a pedibus mare ?* Il faut lire le passage entier pour le bien comprendre : « J'y ai ménagé (dans le casin), du côté qui regarde la mer, un cabinet charmant (*zotheca*) qui, au moyen d'une cloison vitrée (*specularibus*) et de rideaux, peut à volonté se réunir à la chambre ou en être séparé ; il y a place pour un lit et deux chaises ; à ses pieds on a la mer, derrière soi les villas, en tête les montagnes. » (*A pedibus mare, a tergo villæ, a capite silvæ.*) Je sais bien que de Sacy traduit « à ses pieds *on voit* la mer.....; » ce qui a fait supposer qu'on est immédiatement au-dessus ; le reste de la traduction est la conséquence de l'introduction des mots *on voit* dans la phrase : « derrière soi on a les maisons de campagne, et, devant, les forêts. » Dans le membre de phrase latin, il me semble qu'il faut singulièrement forcer le sens pour lui faire dire : On a devant soi les forêts, après avoir dit qu'on a la mer à ses pieds ; pour moi je m'imagine que Pline, parlant d'une chambre à coucher et du lit qui l'occupe, décrit la position agréable de l'homme étendu sur ce lit, qui peut avoir en effet la mer à ses pieds, les forêts à sa tête, ce qui est parfaitement conforme à la topographie du pays, et les villas au dos[1] en supposant l'homme couché sur le côté droit, qui est la position la

[1] Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il pourrait bien y avoir ici une faute de copiste, et qu'au lieu de lire *villæ*, il faudrait lire *villa;* alors ce serait à sa propre maison que Pline tournait le dos, et le reste du commentaire devient d'une exactitude évidente ; mais en excluant même toute supposition d'altération, le pluriel *villæ* ne peut-il exprimer l'ensemble des bâtiments qui composent la villa ?

plus ordinaire, qui devait l'être surtout chez les Romains, accoutumés à se coucher ainsi sur leurs lits de table, celle qui était la plus naturelle à un homme étendu sur un lit de repos (car ce lit de la zothèque n'était autre chose), où il lisait, écrivait peut-être, et devait éviter de regarder la fenêtre éclairée par le soleil, où la vue était d'ailleurs bornée par les bâtiments, tandis que par la fenêtre de droite elle pouvait se promener sur le jardin et le paysage environnant.

En traduisant comme je le fais, toute équivoque cesse sur l'emplacement du casin des délices, le plan s'arrange de lui-même avec une merveilleuse facilité, conformément au texte.

Après avoir tâché d'expliquer le plus simplement qu'il m'a été possible les dispositions principales que j'ai adoptées pour ma restitution du Laurentin, je dédie ce résultat d'assez longs travaux à ceux de nos confrères qui sont restés fidèles aux traditions de l'art grec et romain, à titre d'hommage et comme témoignage de reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'ils ont fait à mes *compositions antiques*.

Je termine par une observation que j'ai entendu faire et qui m'a frappé par son extrême justesse : c'est qu'il n'y a pas de coutume plus propre à répandre et à perpétuer de fausses idées sur les usages, les mœurs et les arts des peuples anciens, que celle de traduire les mots désignatifs par des mots *correspondants*. Les différences des mœurs, celles qu'offre le génie particulier de chaque langue, ne permettent que rarement de rencontrer des équivalents parfaitement synonymes; ajoutons que plus rarement encore le traducteur possède la science de l'archéologie à un degré suffisant pour ne pas faire de grossiers contre-sens. Je me suis donc permis de rétablir dans la traduction de Sacy tous les mots du vocabulaire archéologique auxquels il avait substitué des expressions françaises, selon la coutume du temps où il écrivait.

J. BOUCHET.

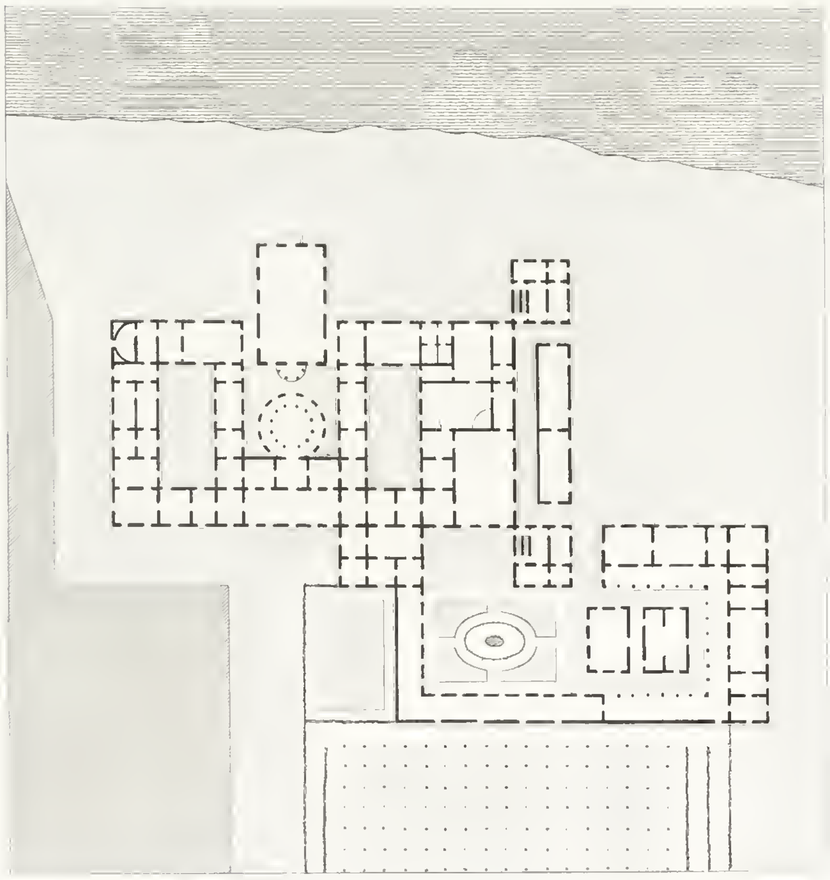
Nota.—Je dois à l'obligeance de MM. les directeurs du *Magasin pittoresque* le portrait de Pline-le-Consul, qui orne le titre de cet ouvrage. Ce portrait est reproduit d'après le buste en marbre blanc qui a été trouvé à Côme, patrie de cet homme célèbre.

TABLE

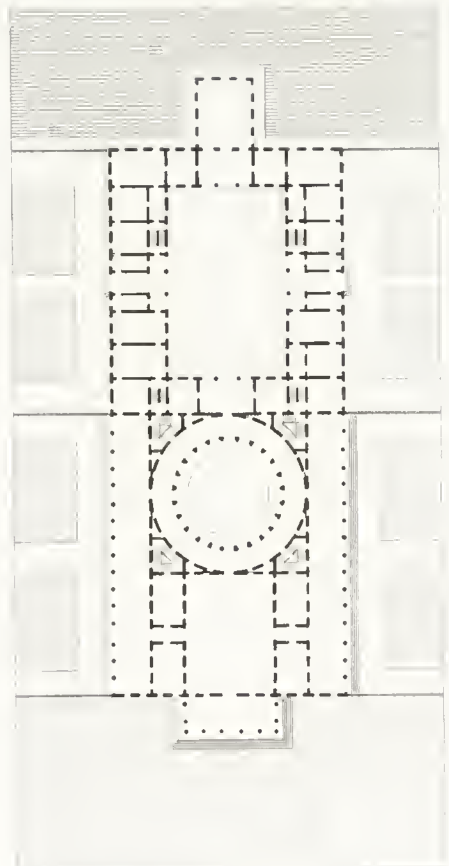
PLANCHES

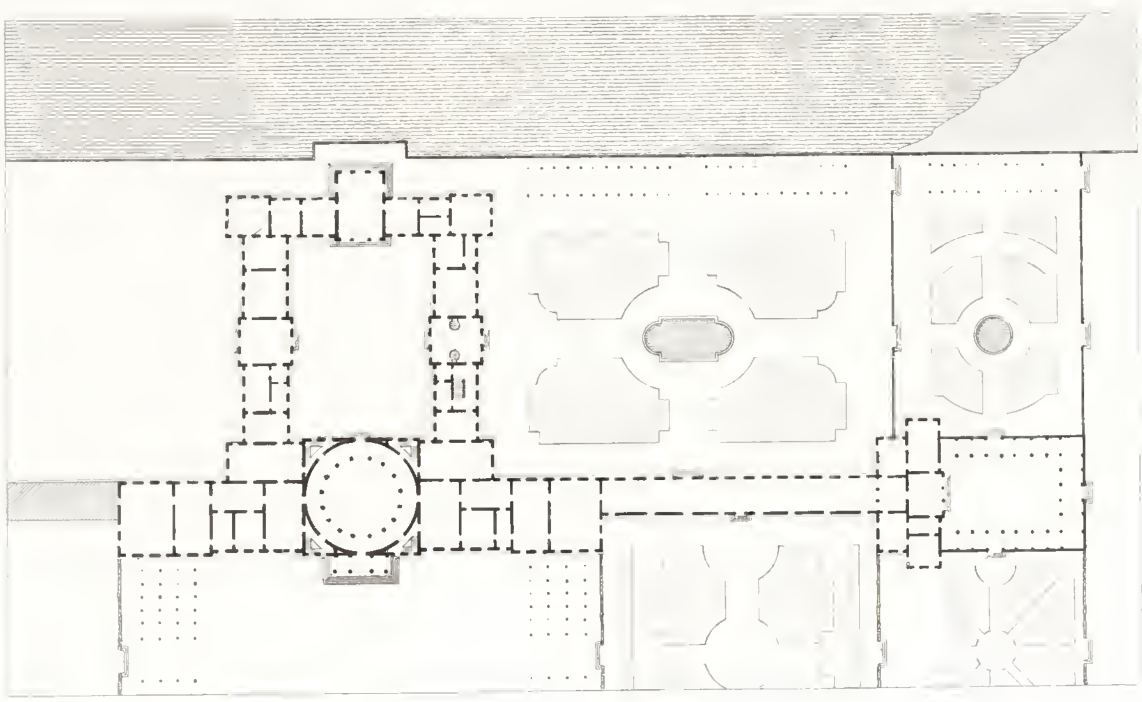


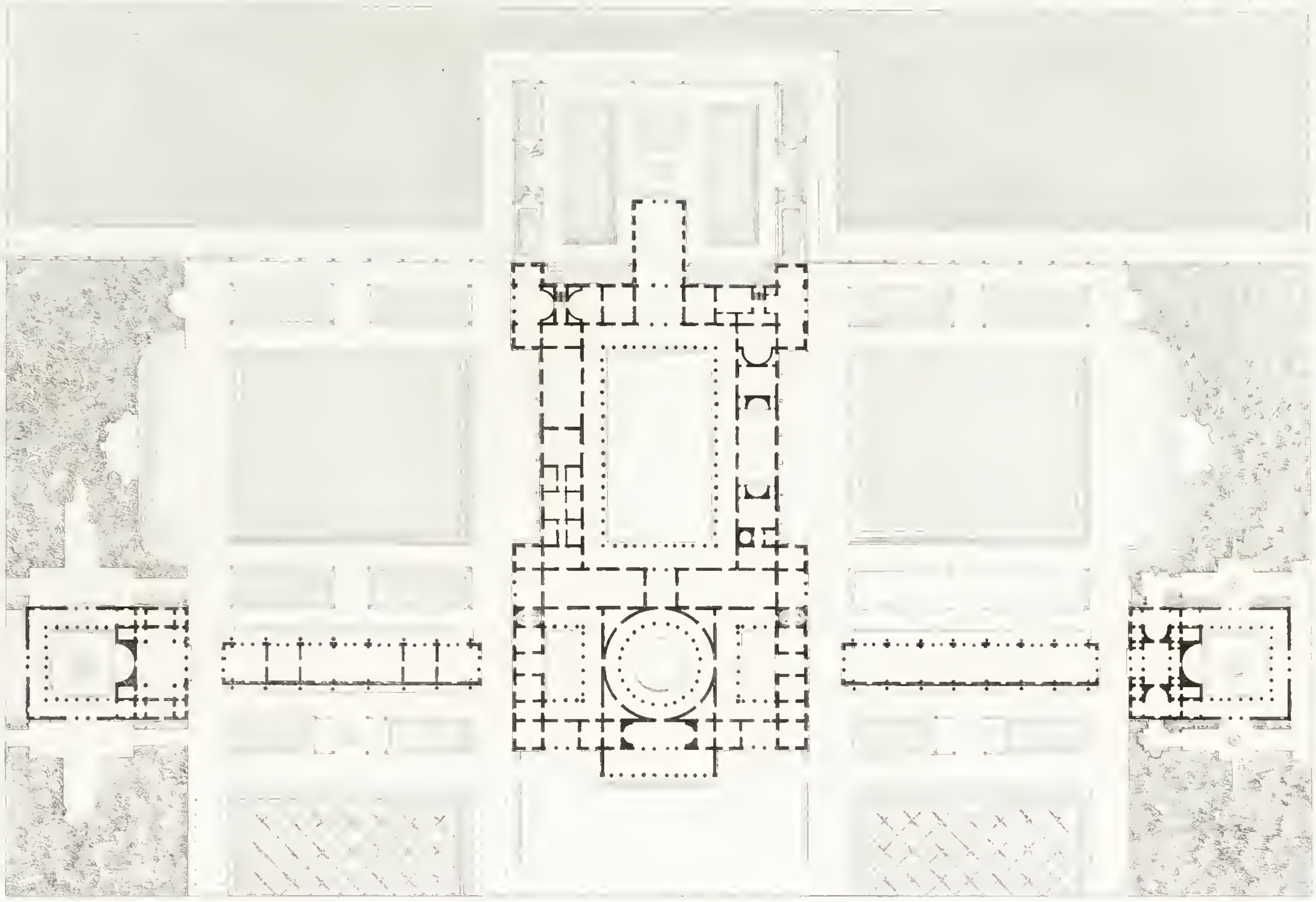
FRONTISPICE



R[illegible]ION DE F MARQUEZ [illegible]







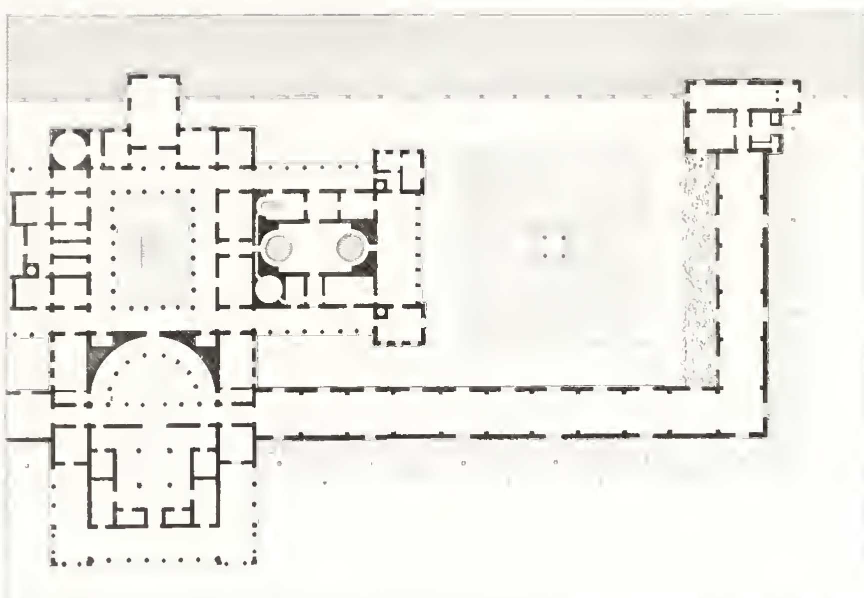
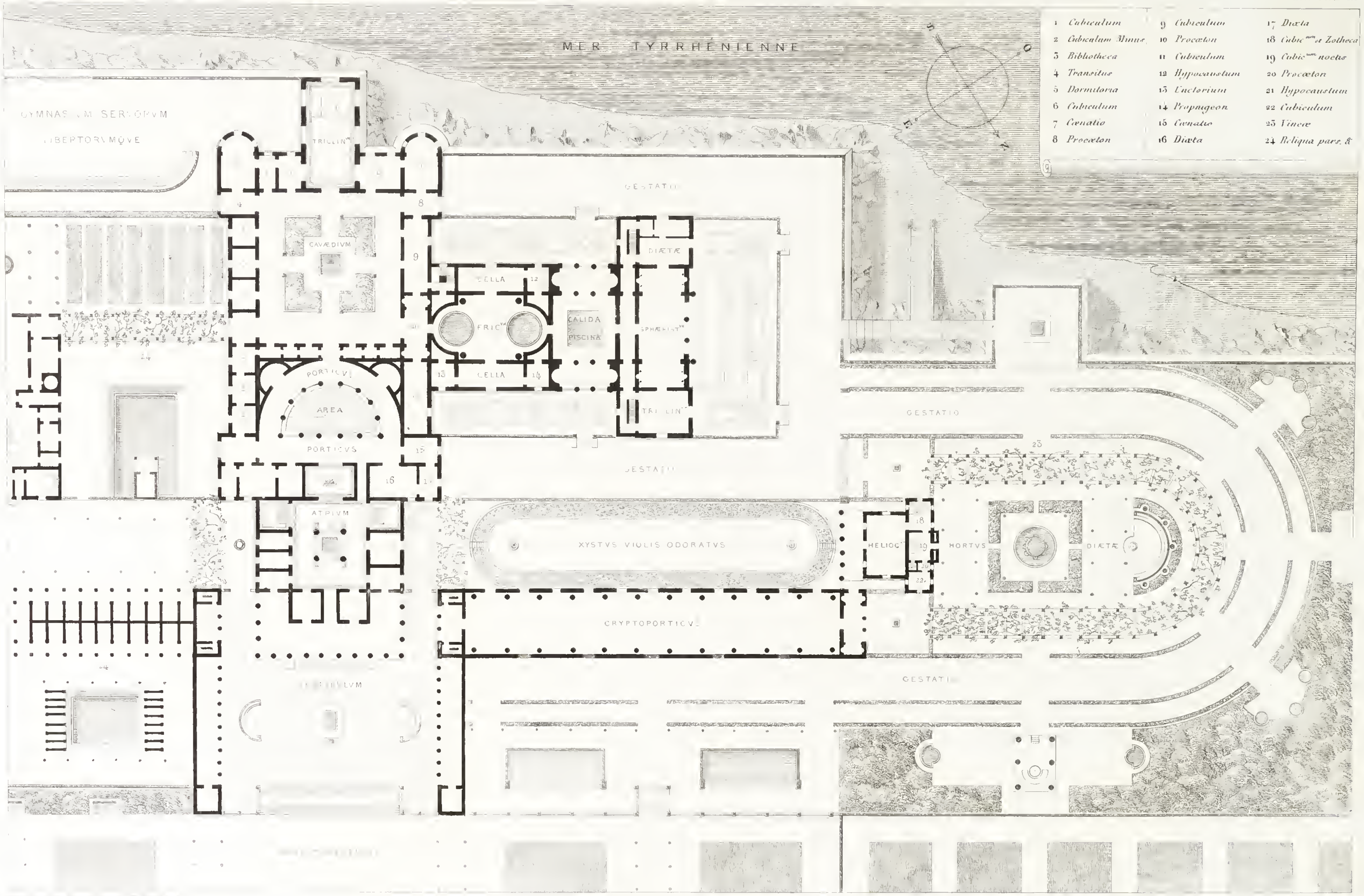


PLANCHE III



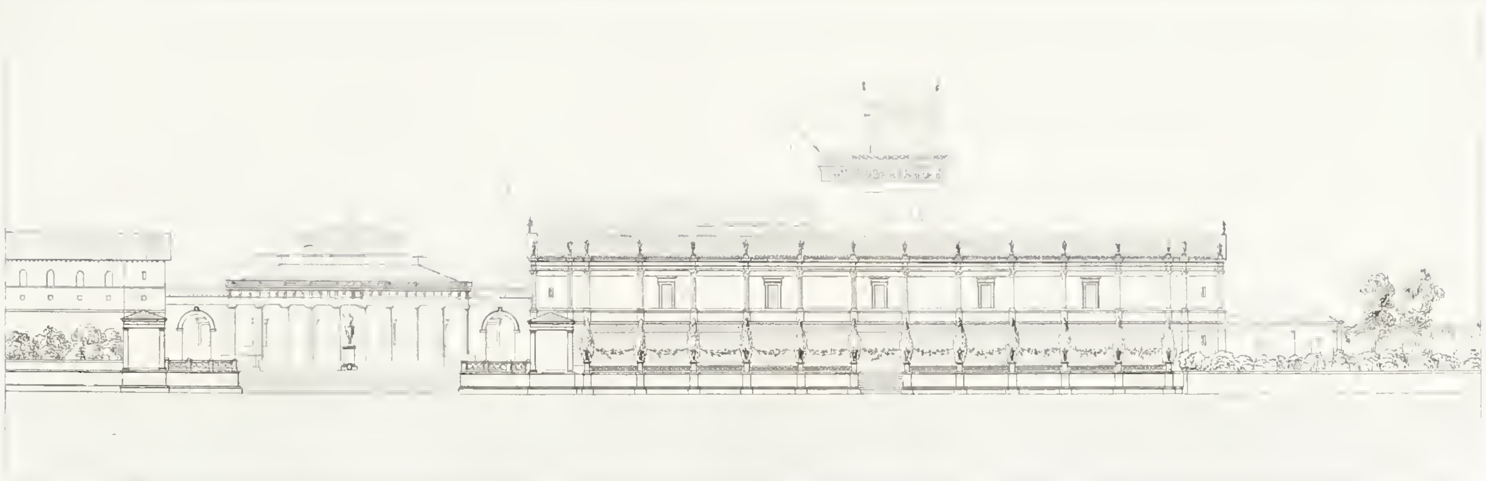
PLAN DE LA MAISON DE CAMPAGNE DE PLINE LE CONSUL

A LAURENTE



VUE GÉNÉRALE DU LAURENTIN.

ÉLÉVATION GÉNÉRALE



COUPE TRANSVERSALE



COUPE LONGITUDINALE



